

*« Il est essentiel d'assumer tous les éléments de notre identité,  
laquelle se forge, s'enrichit et s'affine tout au long de notre vie. »*

*Amin Maalouf*

# L I N V I T É

NECTART

12>24



# AMIN MAALOUF

*NECTART : Quand elle parle de son Liban détruit par la guerre, Vénus Khoury-Ghata affirme : « On croise les doigts tous les matins pour dire : il ne faut pas que ça recommence. » Est-ce que vous aussi vous croisez les doigts ?*

**AMIN MAALOUF :** Il va de soi que tous ceux qui aiment le Liban espèrent qu'il ne connaîtra plus de conflits violents. Je partage évidemment ce sentiment, même si, à mes yeux, la guerre qui a commencé en avril 1975 ne s'est jamais véritablement terminée. Il y a des phases aiguës, des phases plus calmes, des trêves, de longues périodes sans conflits armés. Mais le pays ne s'en est jamais remis. C'est un peu comme si vous aviez un ami très malade ; vous souhaitez ne plus le voir souffrir, mais ce qui vous importe avant tout, ce n'est pas seulement qu'il ne souffre plus, c'est qu'il

guérisse. J'espère voir le Liban sortir un jour de son marasme. J'ai eu, dès mes premières années, une grande ambition pour ce pays. Je pensais qu'il allait avoir une véritable démocratie, une vie intellectuelle très riche, des industries de pointe, de grandes universités, qu'il allait être le centre artistique et financier de sa région, mais cette vision est aujourd'hui très sérieusement malmenée. De cela, je ne pourrai jamais me consoler. Évidemment, je n'ai pas envie que la situation se dégrade encore plus, que le conflit syrien déborde sur le sol libanais, par exemple. J'espère qu'on n'en arrivera pas là. Il existe chez les Libanais une certaine capacité à vivre ensemble, une certaine culture de la réconciliation qui a évité jusqu'ici au pays de sombrer lui-même dans la violence. De cela, je me réjouis. Mais je me désole de voir l'état de délabrement politique,

## « Nous devons mener une bataille pour gagner les esprits et les cœurs des immigrés. »

*En ces temps chaotiques de grands bouleversements, la parole d'Amin Maalouf est précieuse. À l'oral comme à l'écrit, la sagesse prévaut. Chaque mot est pesé, de crainte d'ajouter au brouhaha ambiant et de diffuser le désespoir qui l'assaille. Le romancier et historien n'en demeure pas moins d'une grande pertinence sur les sujets qu'il explore et qui le tourmentent depuis des années : son Liban meurtri, l'exil assumé, la multiplicité des identités, les impasses du monde arabe, la valeur de l'Histoire et de la littérature...*

ENTRETIEN RÉALISÉ EN MARS 2016 PAR ÉRIC FOURREAU ET SERGE SAADA

intellectuel et moral dans lequel le pays et la région se trouvent aujourd'hui.

*Mais le Liban ne conserve-t-il pas malgré tout ce potentiel qui vous a permis de nourrir cette belle ambition, notamment cette dimension multiconfessionnelle, multiculturelle qui reste une force pour le pays ?*

Je pense honnêtement que c'est autant une faiblesse qu'une force. Théoriquement, le fait d'avoir une grande diversité culturelle, religieuse, peut devenir une force, mais il faut pour cela que cette diversité soit gérée avec beaucoup d'intelligence, de subtilité, de sagesse. Or, depuis très longtemps le Liban a été mal géré, par une classe politique incompétente, corrompue et quelquefois criminelle. Et cela continue, hélas. Je conserve néan-

moins mes rêves, sans savoir s'ils vont se réaliser un jour. Je n'aime pas diffuser le désespoir, mais je pense que dans cette partie du monde, ce sont plutôt les cauchemars qui se réalisent.

*L'exil constitue évidemment une étape importante de votre vie, et parcourt votre œuvre. Dans Les Désorientés, Albert dit : « Je ne pouvais plus vivre dans ce pays, et je ne parvenais pas non plus à le quitter. » Est-ce que c'est un sentiment profond qui vous a habité en 1976 ?*

Dans les romans, toutes sortes de personnages expriment des sentiments auxquels l'auteur n'est pas indifférent, mais qui ne correspondent pas forcément à ce qu'il éprouve lui-même. Dans *Les Désorientés*, certains personnages choisissent l'exil, d'autres préfèrent rester, les uns et les autres se posent des ques-

tions. Celui que j'ai nommé Albert sent effectivement, à un moment donné, qu'il ne peut plus vivre dans cette ville en guerre, mais il ne trouve pas en lui-même les ressources qu'il faut pour la quitter. Il est tenté d'échapper à son dilemme en mettant fin à ses jours ; fort heureusement, une circonstance quelque peu rocambolesque l'empêchera de passer à l'acte. Est-ce là ce que j'ai éprouvé moi-même ? Non. Je n'ai pas eu cette attitude. J'ai beaucoup d'attachement pour ce pays, et pendant toute ma jeunesse, je n'ai pas songé une seule fois que je pourrais passer ma vie ailleurs. Mais il y a eu la guerre, qui m'a atteint tout de suite puisque j'ai été un témoin oculaire des premiers événements, vu que j'avais un appartement qui donnait exactement sur le carrefour où s'est déroulé le premier massacre. J'ai dû quitter cet appartement, je suis allé dans la montagne. J'ai beaucoup réfléchi. Et un jour j'ai compris que je devais partir. Je n'avais pas envie que mes enfants grandissent dans un pays en guerre. Le jour où ma décision a été prise, je suis descendu de mon village de montagne, je suis allé voir s'il y avait un bateau sur lequel je pourrais embarquer. Il y en avait effectivement un qui faisait la navette entre Jounieh et l'île de Chypre. Je suis monté à bord et je suis parti.

*Vous dites souvent que vous considérez l'exil comme une chance, parce que ça donne*

*« J'avais d'autres rêves pour le Liban. Je ne me consolerais jamais de voir l'état de délabrement politique, intellectuel et moral dans lequel le pays et la région se trouvent. »*

*L'occasion à l'exilé d'avoir à trouver sa place partout où il se trouve. Est-ce que vous pouvez développer ?*

Une des caractéristiques culturelles du pays où je suis né, c'est qu'on n'y considère pas le fait d'émigrer comme une malédiction. À toutes les époques et dans toutes les familles, il y a des gens qui sont partis, pour l'Amérique du Sud ou du Nord, pour l'Europe, l'Afrique ou l'Australie... Cela fait partie de notre roman national depuis toujours. J'ai écrit un livre, *Origines*, qui traite de cela. Dans ma famille, un grand-oncle est allé à Cuba, il a fait fortune là-bas, puis il est mort dans des circonstances mystérieuses. Il y a des histoires similaires dans beaucoup de familles libanaises. S'agissant du mot « exil », je l'utilise peu. Il m'arrive de l'employer, par facilité, mais ce n'est pas un mot qui me vient spontanément à l'esprit. Je préfère parler d'émigration. Le Liban a une tradition d'émigration, pleinement assumée, qui fait partie de son histoire, et qui n'est pas toujours liée à des situations de guerre. Les gens s'en vont parce qu'ils ne trouvent pas

le moyen de s'épanouir sur place. Le Liban est en bord de mer, il est ouvert sur l'extérieur, et c'est une terre étroite, aride et montagneuse. La mer est perçue depuis toujours comme une route. Pour ma part, j'ai longtemps cru que, contrairement à certains de mes cousins, de mes oncles ou de mes grands-oncles qui

étaient allés s'établir ailleurs, j'étais destiné à demeurer sur place. Mais l'Histoire m'a donné des raisons impérieuses de partir à mon tour.

*À la question : « Qui êtes-vous ? », vous répondez : « Je suis mon histoire. » C'est une façon synthétique et poétique d'affirmer la multiplicité des identités ?*

Pour moi, l'identité n'est pas donnée une fois pour toutes à la naissance, elle se construit tout au long de la vie. Cette approche n'est pas simplement un moyen de résoudre mes problèmes d'identité, c'est le fruit de ma réflexion sur un monde où la question de l'identité est centrale, et le restera pendant très longtemps. Il est capital, selon moi, que chaque personne assume tous les éléments de son identité. On dit trop souvent aux gens : « Qui êtes-vous au fond de vous-même ? » On les somme, d'une manière ou d'une autre, de choisir ce qui est censé être leur « identité essentielle », en écartant tout le reste. Moi je revendique tout ce qui constitue mon identité. Je ne suis pas uniquement ceci ou cela. Je suis mon histoire, je suis mon parcours tout entier. Je suis mes origines, mes lectures, mes rencontres. Je suis du Liban, et je suis de France. J'ai vécu dans un pays, celui de mes ancêtres, je vis dans un autre pays depuis quarante ans, c'est devenu aussi ma patrie. Je pense qu'il est essentiel d'assumer tous les éléments de notre identité, laquelle se forge, s'enrichit et s'affine tout au long de notre vie.

*En 1998, dans Les Identités meurtrières, vous dénonciez déjà la « conception étroite, exclusive, bigote, simpliste qui réduit l'iden-*

*tité entière à une seule appartenance ». Dix-huit ans après, la situation n'a-t-elle pas malheureusement empiré ? La vision identitaire restrictive n'a-t-elle pas pris le pas sur une vision pluraliste ?*

Je dois admettre que vous avez raison. Ma vision de l'identité n'est malheureusement pas en train de se répandre, elle est même en train de reculer. Nous sommes dans un monde où les gens affirment avec de plus en plus de force et de violence un seul aspect de leur identité, en écartant tout le reste. Souvent, c'est l'aspect religieux que l'on met en avant. C'est là une dérive qui me paraît calamiteuse. Les raisons en sont multiples, et difficiles à cerner. L'une des explications, c'est que les nouvelles technologies sont en train de créer une civilisation globale dans laquelle beaucoup de nos contemporains ne se reconnaissent pas vraiment. Bien des gens ont le sentiment d'être perdus, et menacés par une évolution qu'ils ne maîtrisent pas, qu'ils ne comprennent pas toujours, et qui affecte pourtant leur existence et souvent la bouleverse. Les uns se sentent envahis, d'autres se sentent écrasés, ou exclus, ou marginalisés. Cette évolution extrêmement rapide des technologies provoque une réaction de défense : bien des gens sentent qu'ils ont besoin de se battre avec acharnement pour préserver leur religion, leur nation, leur langue ou leur mode de vie... Nous sommes tous affectés par ces bouleversements, même si tout le monde ne les vit pas de la même manière. De plus, cette civilisation globale est en train d'émerger à un moment où les idéologies sont déconsidérées, surtout celles qui prônaient l'internationalisme. Depuis la fin de

la guerre froide, nous nous trouvons dans un monde qui ne croit plus à aucune idéologie, et où bien des gens se rabattent sur leurs appartenances les plus viscérales, celles qu'ils ont reçues à la naissance, et qui semblent constituer pour eux un élément de stabilité dans un monde en perpétuelle mutation.

Cette dérive a eu des conséquences dans toutes les parties du globe, et singulièrement dans le monde arabe. Celui-ci avait adopté au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle certaines doctrines politiques et sociales qui avaient cours en Europe, notamment le nationalisme, le socialisme, ou ce qu'on a appelé un certain temps le « progressisme ». Or, il se fait que, parallèlement à la faillite du modèle soviétique, tous les dirigeants arabes qui se réclamaient de ces doctrines ont connu un échec retentissant. Ce fut notamment le cas du président égyptien Gamal Abdel Nasser, qui fut le dirigeant le plus populaire et le plus influent dans les années 1950 et 1960, et dont le prestige a été terni par sa défaite face à Israël dans la guerre de juin 1967.

En Occident, la fin de la guerre froide s'est traduite par le triomphe de l'économie libérale, parfois aux dépens des politiques de protection sociale, et aux dépens, pourrait-on dire, de la notion d'égalité. Dans le monde arabe, la principale conséquence de la faillite du modèle soviétique et de ses imitateurs locaux a été la montée des mouvements politiques qui s'appuyaient sur la religion. En Occident, on a utilisé le terme de « révolution conservatrice » pour définir la politique de Margaret Thatcher ou de Ronald Reagan, caractérisée par un libéralisme décomplexé ; à la même époque, à savoir la fin des années 1970, le monde arabo-musulman a connu lui aussi

une « révolution conservatrice », notamment en Iran. Là, ce mouvement ne se caractérisait pas par son libéralisme économique, mais par son conservatisme social et son hostilité farouche à l'Occident.

Parmi les nombreux facteurs qui expliquent cette dérive, celui des ressources pétrolières a été déterminant. La place prépondérante prise par certains pays, notamment l'Arabie saoudite, a profondément modifié l'atmosphère intellectuelle dans l'ensemble du monde musulman. Nous assistons, depuis la fin des années 1970, à la montée d'une interprétation de plus en plus stricte de la religion, exacerbée par la compétition qui se joue entre le radicalisme sunnite et le radicalisme chiite, chacun cherchant à être le plus virulent dans la « défense » de la religion. Après tant d'années de radicalisation et de communautarisme, plus personne dans le monde arabe ne semble capable de formuler une nouvelle vision politique. Nous sommes arrivés à un tel degré de désintégration des sociétés arabes que l'on se retrouve avec des soubresauts totalement incontrôlables, sans véritable objectif, sans aucune visée constructive ; l'une des conséquences de cet état de délabrement, c'est que des millions de gens ne peuvent plus vivre dans leur pays et rêvent d'émigrer vers les pays du Nord, à la recherche d'une autre vie.

*Concernant la place prise par le religieux au détriment des États, rejoignez-vous Abdennour Bidar lorsqu'il met dos à dos le monde musulman, dévoyé par la lecture rigide et rétrograde de l'Islam qu'en font ses dignitaires, et l'Occident qui court à sa perte pour avoir rompu le lien avec le spirituel et le sacré ?*

Je dois commencer par préciser que je ne suis pas du tout un islamologue. Je ne me sens sincèrement pas capable d'analyser l'évolution de l'islam en tant que religion, ni la signification de telle ou telle interprétation des textes. Et par ailleurs, je ne suis pas musulman. Je suis le fils d'une tradition chrétienne orientale qui a côtoyé l'Islam, qui l'a toujours observé de l'extérieur, souvent avec sympathie, parfois avec appréhension, mais je ne peux pas parler comme quelqu'un qui se considère musulman. Ayant dit cela, j'ajouterai que, selon moi, qui suis un observateur passionné de l'histoire de ma région natale, ce n'est pas la religion qui a dominé le politique en Islam, mais l'inverse. En Occident, la papauté a pu maintenir un certain degré d'autonomie face au pouvoir temporel des empereurs et des rois ; dans le monde musulman, le religieux a toujours eu du mal à mettre des limites aux dirigeants politiques.

Sur un autre plan, et toujours en tant qu'observateur, je n'ai pas du tout le sentiment qu'il y a un renouveau religieux dans le monde musulman. C'est plutôt en Occident que je vois une préoccupation éthique qui débouche souvent sur une préoccupation spirituelle. Bien entendu, les préoccupations strictement matérielles y sont aussi très présentes, mais beaucoup d'Occidentaux abordent la religion en termes spirituels, en termes de croyance, en termes de valeurs. En ce sens, l'Occident est religieux, même dans son athéisme. Alors que dans le monde

musulman d'aujourd'hui, l'appartenance religieuse est surtout identitaire. Je parlerai plutôt de « nationalisme » religieux. La spiritualité n'y est pas très présente.

*N'avez-vous pas en quelque sorte anticipé l'engagement des jeunes Français dans le djihadisme quand vous avez fait dire à Adam dans Les Désorientés : « L'Europe est*

*pleine d'Attila qui rêvent d'être citoyens romains et qui finiront par se muer en envahisseurs barbares. Tu m'ouvres les bras, je suis prêt à mourir pour toi. Tu me refermes ta porte au nez, et ça me donne*

*envie de démolir ta porte et ta maison » ? La France paie-t-elle aujourd'hui de n'avoir pas suffisamment ouvert les bras à ses immigrés et enfants d'immigrés, notamment ceux issus de ses anciennes colonies ?*

*« Les Libanais ne considèrent pas l'émigration comme une malédiction. »*

Je ne ferai pas d'équivalence avec le djihadisme, qui est un phénomène particulier, lié à une période précise, à une certaine situation politique dans le monde arabe. Je laisse aux spécialistes, sociologues ou islamologues, le soin d'analyser les causes et les motivations des gens qu'on appelle djihadistes. Mais la phrase que vous citez m'amène à une réflexion plus ample. Il y a en Europe une masse importante de gens qui viennent du monde arabe. Si l'on se situait un peu au-dessus de la mêlée, on devrait se dire : 1) que ces gens ont vocation à être un trait d'union entre l'Occident et leurs pays d'origine ; 2) qu'ils ont vocation à apporter à leurs pays d'origine, à leurs

sociétés d'origine, ce qu'ils peuvent acquérir au contact de la société américaine ou de la société européenne. Je ne peux pas imaginer qu'un musulman vivant en Californie ait envie d'y importer l'idéologie des talibans, plutôt que d'apporter dans son pays d'origine ce que produit aujourd'hui la Californie, qui est à l'avant-garde de ce qu'invente l'humanité de nos jours.

Comment expliquer ce phénomène aberrant ? Comment se fait-il que, dans les communautés issues du monde arabo-musulman et installées en Occident, on trouve des gens qui se sentent rattachés aux idéologies et aux pratiques rétrogrades qui ont cours dans leurs régions d'origine plutôt qu'à ce qu'ils voient autour d'eux à Paris, à Londres, à Bruxelles ou à Los Angeles ? Je pense qu'il y a une bataille à mener pour gagner les esprits et les cœurs de ces communautés. Pour que les migrants aient le sentiment d'appartenir pleinement à leur société d'adoption. Pour qu'ils soient fiers de ce que leur société adoptive apporte au monde, et qu'ils veuillent contribuer eux aussi à cette aventure humaine.

Il faut que cette bataille soit menée, avec détermination, avec persévérance, avec intelligence et subtilité. Il faut que l'on réussisse à faire de chaque migrant un véritable trait d'union entre sa société d'origine et sa société d'adoption, entre sa culture d'origine et sa culture d'adoption. Les sociétés européennes devraient constamment garder à l'esprit que si les migrants sont venus vivre ici, c'est parce qu'ils y espéraient une vie meilleure. Il faut leur faire retrouver cet espoir qui, un jour, a guidé leur vie. Il faut regagner la confiance et la loyauté de chacun. De l'issue de cette

bataille dépend l'avenir de nos sociétés, en Europe et ailleurs. Je le dis en pesant mes mots. Si l'on parvient à gagner cette bataille, tous les espoirs sont permis ; sinon, nous sommes tous très mal partis... Or, rien n'est fait pour gagner. Cette bataille n'est même pas engagée. Pas sérieusement, en tout cas, pas comme elle devrait l'être, étant donné les enjeux. Si l'on croit aux valeurs de laïcité, si l'on croit à une certaine vision de la modernité et du progrès, on est censé gagner les migrants à sa cause. Est-ce qu'on fait quelque chose pour éviter la constitution de ghettos, par exemple ? Est-ce qu'on fait quelque chose pour s'assurer que les écoles soient des lieux d'interaction et d'intégration plutôt que des lieux d'affrontements communautaires ? En réalité, les sociétés porteuses des valeurs de démocratie et de laïcité préfèrent considérer que les choses vont s'arranger avec le temps, comme cela s'est passé autrefois, avec d'autres migrants. Et certains mouvements politiques s'accommodent fort bien de cette situation qui peut servir leurs intérêts.

*Non seulement la bataille des valeurs n'est pas menée, mais l'Europe ne perd-elle pas ses propres valeurs aujourd'hui, au vu du traitement qu'elle inflige aux réfugiés ?*

J'ai plutôt l'impression qu'elle n'a en réalité aucune idée de ce qu'elle devrait faire. C'est une situation nouvelle, sans précédent dans l'Histoire, à laquelle elle ne sait pas comment faire face. On regarde cet autre monde, qui n'est pas très loin géographiquement mais qui est à des années-lumière politiquement, socialement, intellectuellement. En anglais,



on dit : « *you don't have a clue* » – « vous n'avez pas la moindre idée de ce qu'il faut faire ». C'est le cas de l'Europe aujourd'hui. Je pense qu'on a vraiment besoin de revenir à une réflexion calme, sereine, approfondie sur les valeurs, sur ce que cela signifie d'être un citoyen, sur la manière d'assurer une véritable intégration, un véritable sentiment d'appartenance à la société dans laquelle on vit. Comment faire sentir aux migrants et aux fils de migrants qui vivent dans ce pays – comme dans tous les pays d'Europe – qu'ils en font pleinement partie, qu'il leur appartient et qu'ils lui appartiennent, et qu'ils ont fait un bon choix en venant vivre ici ? Il me semble que ces choses ne font pas du tout partie des préoccupations des responsables politiques ou de ceux qui ont une influence sur l'opinion. C'est d'ailleurs pourquoi nous sommes en train d'assister au détricotage de l'Europe, faute d'une réflexion approfondie sur le projet européen. Nous sommes dans la civilisation du zapping, où on s'intéresse à une chose pendant très peu de temps, avant qu'elle ne disparaisse aussi vite qu'elle est apparue. La plupart des dirigeants politiques ne cherchent pas à traiter les questions qui vont se poser dans les vingt prochaines années, parce qu'eux-mêmes ne seront plus au pouvoir ; l'horizon de leurs préoccupations ne va pas au-delà des prochaines élections. À cause de cette vision à court terme, nous sommes en train d'assister à la désintégration du rêve européen.

*À la fin de votre discours de réception à l'Académie française, vous écrivez : « Un mur s'élève en Méditerranée entre les univers culturels dont je me réclame. Ce mur, je*

*n'ai pas l'intention de l'enjamber pour passer d'une rive à l'autre. Ce mur de la détestation – entre Européens et Africains, entre Occident et Islam, entre Juifs et Arabes –, mon ambition est de le saper et de contribuer à le démolir. » Quels sont les moyens d'action pour les humanistes, les intellectuels comme vous, face à ceux qui œuvrent à ériger ces murs ?*

Je vais vous répondre d'une manière détournée. Il me semble qu'une personne qui écrit, qui désire être entendue, n'a pas le droit de diffuser le désespoir. Or, quelquefois, après avoir réfléchi, après avoir analysé les choses sous toutes les coutures, je me résigne à admettre que je n'ai aucune solution à proposer. Alors je me tais, en me disant que je ne reprendrai la parole sur ces sujets que lorsque j'aurai moi-même repris espoir. Je ne vous cacherai pas qu'aujourd'hui ce n'est pas tout à fait le cas. Je crois que nous sommes partis très loin dans le délabrement, nous avons manqué beaucoup de trains qui ne repasseront pas de sitôt.

Dans le monde arabe, je n'ai pas le sentiment que les choses vont s'améliorer avant très longtemps. J'ai espéré, au moment de ce qu'on a appelé le « printemps arabe », en 2011, que quelque chose allait changer. Je pense effectivement que ceux qui y ont participé étaient porteurs de valeurs que je partage, des valeurs de démocratie, de laïcité, de décence dans la vie publique, de modernisation sociale, d'une plus grande liberté de toutes les composantes de la société. Mais ces mouvements étaient encore trop fragiles pour que cela puisse durer au-delà de quelques semaines. Soit en raison de la répression, qui a été réelle de la part de

tous les États de la région – aussi bien les dictatures militaires que certaines monarchies –, soit parce que les islamistes, qui étaient dans beaucoup de pays persécutés par les pouvoirs nationalistes en place, ont tiré les mouvements de protestation vers des positions de moins en moins modernisatrices. Les soulèvements auxquels nous avons assisté ont en tout cas apporté la preuve qu'il y avait dans les sociétés arabes une aspiration réelle à changer les choses en profondeur. Mais j'ai le sentiment que cette aspiration a été démolie pour longtemps.

Et dans le reste du monde, la montée de la violence fait craindre l'émergence d'un univers de plus en plus contrôlé et sécuritaire. Pour la plupart de nos contemporains, la priorité, c'est la sécurité, ce qui est compréhensible. Mais que deviendrait le monde si l'on s'installait pour plusieurs décennies dans l'idée que la sécurité passe avant la liberté, avant la vie privée, avant la démocratie ?

J'ai le sentiment de vivre à la fois un paradis et un enfer. D'un côté, je me réjouis de l'évolution de la connaissance – je n'aurais même pas osé rêver que tout le savoir accumulé par l'humanité puisse être ainsi à notre disposition, au bout de nos doigts, à chaque instant. Les progrès sont extraordinaires dans toutes sortes de domaines, notamment en médecine, ce qui promet à l'humanité un avenir bien plus rayonnant que ce qu'on pouvait imaginer il y a

même trente ou quarante ans. Mais d'un autre côté, nous assistons à une régression morale qui ne semble pas devoir s'arrêter et qui pourrait un jour briser l'évolution de l'humanité et la faire imploser. C'est le grand paradoxe de notre siècle. Un paradoxe à la fois fascinant et effrayant.

*« Après tant d'années de radicalisation et de communautarisme, plus personne dans le monde arabe ne semble capable de formuler une nouvelle vision politique. »*

*Pour revenir à la question précédente et sur vos moyens d'agir, il se trouve que vous bénéficiez, comme historien ou romancier, d'une très grande audience, ici comme dans le monde arabe. La fiction permet-elle un impact plus important que les essais ?*

Les deux « outils » me sont nécessaires : la fiction pour exprimer et incarner un certain nombre d'idées qui dessinent une voie vers le monde que j'imagine ; les essais pour me permettre de formuler de manière précise un certain nombre d'idées qui ne passeraient pas par la voix d'un personnage. Un personnage de roman n'a pas vocation à être simplement le porte-parole d'un auteur. J'ai donc besoin des deux ; le roman a un rôle plus ample, l'essai un rôle plus précis. Imaginer un avenir différent reste pour moi la chose essentielle. J'espère qu'à long terme les idées auxquelles je suis attaché triompheront, mais je serai moins optimiste que vous sur l'impact réel de ce que l'on écrit aujourd'hui. Je pense que malheureusement nous allons traverser un très long désert, et l'avenir proche ne me rassure vrai-

ment pas. Je me dis parfois, dans un moment d'optimisme, que la logique de l'évolution de l'aventure humaine nous amènera vers une civilisation commune, et que tous les conflits actuels apparaîtront comme des combats d'arrière-garde. Mais cela risque d'être long et douloureux et je ne connaîtrai sûrement pas cette époque.

*Sauf si le transhumanisme parvient à nous rendre tous immortels, quoique vous le soyez déjà, en tant qu'académicien...*

On agite beaucoup d'idées aujourd'hui sur le transhumanisme, et nous verrons si c'est juste une mode passagère ou une véritable vision de l'avenir. Je pense en revanche que l'espèce humaine, grâce au progrès scientifique, notamment dans les domaines de la biologie et de la médecine, va probablement aller bien au-delà de ce qu'on pourrait imaginer – notamment en matière de longévité. Surtout pour ceux qui naîtront dans la seconde moitié de ce siècle. Les hommes vont vivre beaucoup plus longtemps, en meilleure condition physique et mentale, avec des capacités beaucoup plus grandes. Ce que nous sommes aujourd'hui apparaîtra sans doute, aux yeux de nos descendants dans cinq cents ans, comme apparaissent aujourd'hui à nos yeux les premiers hominidés, juste une étape de l'évolution. Je me console en me disant que ce qui est beau dans le destin de notre espèce, c'est de se dire que l'on fait partie d'une aventure merveilleuse et fascinante, que l'on doit se réjouir d'être là, vivant, en train d'observer l'évolution du monde. Il ne faut pas se faire trop d'illusions sur sa capacité d'influencer les choses, mais il faut essayer quand même.

*Parmi les évolutions heureuses, nous pouvons nous réjouir de voir la création se développer de par le monde, y compris d'ailleurs dans votre propre famille puisque votre neveu, Ibrahim Maalouf, fait partie des grands musiciens de notre époque. Quel est votre rapport à la création ?*

Dans les périodes tumultueuses, l'art et la littérature sont de merveilleux promontoires, d'où l'on peut contempler le monde avec un mélange de passion et de sérénité. De ce fait, nous en avons besoin aujourd'hui plus que jamais. S'agissant de mon neveu, c'est un bonheur de voir que son talent est à présent reconnu. Dans notre famille, nous avons constamment ce désir d'appartenir pleinement à la fois au pays d'accueil et au pays d'origine, je crois que cela s'exprime dans notre vie quotidienne, ainsi qu'à travers la littérature, la musique, la cuisine, et dans divers autres domaines. C'est d'ailleurs, et depuis toujours, la vocation première des Libanais. Quand ils vont au Brésil, ils deviennent brésiliens sans oublier le Liban ; quand ils vont aux États-Unis, ils deviennent complètement américains tout en gardant une tendresse pour le Liban. C'est vrai partout. Je pense que nous avons besoin de nous attacher à cette dimension culturelle et artistique qui, finalement, est celle qui transcende le mieux les horreurs du quotidien.

*Ibrahim Maalouf semble avoir une notoriété naissante aux États-Unis ?*

Il a énormément de talent et il est dans une phase très créatrice. Je viens d'écrire

pour lui une chanson dont il a composé la musique, et que Louane a chantée. C'était notre première collaboration. Intitulée *Un automne à Paris*, elle constitue un hommage aux victimes des attentats de novembre 2015. D'ordinaire, je ne suis pas un inconditionnel des musiques dites « mondiales », qui mélangent toutes les traditions et finissent par perdre tout caractère propre. Mais Ibrahim parvient à marier avec justesse le jazz et les sonorités orientales. Dans notre famille, la musique a toujours été présente, dans toute sa diversité. Dans la maison de mes parents, on écoutait du Grieg et du Gershwin, mais également les chansons de Fayrouz et d'Oum Kouloum, dont les soirées avaient lieu le premier jeudi du mois.

*Vous avez une longue collaboration avec la compositrice finlandaise Kaija Saariaho. Le fait d'écrire des livrets d'opéra est-il de l'ordre de la nécessité ou une simple parenthèse dans votre œuvre ? Que représente l'opéra dans votre vie ?*

L'opéra est entré dans ma vie par surprise. En 1997, deux hommes qui allaient devenir des amis – Peter Sellars, dont j'avais admiré plusieurs mises en scène, et Gerard Mortier, qui était à l'époque le directeur du festival de Salzbourg – ont eu l'idée de me proposer d'écrire le livret d'un opéra que Kaija Saariaho voulait

composer. Je ne connaissais pas encore sa musique, et je n'avais sincèrement jamais songé à écrire un livret d'opéra. Mais je m'y suis plongé, parce que le défi me stimulait, et aussi par amitié pour eux. Je me suis retrouvé dans cet univers, c'était comme si nous formions

*« L'Occident est religieux, même dans son athéisme. Alors que, dans le monde musulman d'aujourd'hui, l'appartenance religieuse est surtout identitaire. »*

une petite troupe avec Kaija, Peter et Gerard. J'ai fini par écrire quatre livrets d'opéra. C'était pour moi une très belle aventure...

*Aimeriez-vous écrire pour le théâtre ?*

Mon expérience avec le théâtre est à l'inverse de ce que je viens de relater. L'opéra, je n'y avais jamais songé, jusqu'au jour où on m'a invité à écrire un livret ; et je m'y suis lancé aussitôt. Alors que pour le théâtre, j'y pense depuis toujours, j'avais des projets de pièces depuis l'adolescence, bien avant d'avoir commencé mon premier roman. Mais les projets n'ont jamais vu le jour. Pour quelle raison ? Ce serait fastidieux de chercher des explications. La vie a voulu que je me consacre au roman et aux essais, un peu à l'opéra... Il faut croire que je n'avais probablement pas les qualités qu'il fallait pour m'épanouir dans l'univers du théâtre.

*Et quelle est votre réponse à Jean-Christophe Rufin qui vous demandait, lors de son allocution d'accueil à l'Académie française, comment vous étiez passé de la nostalgie de l'exil à la création, du deuil à la renaissance littéraire ?*

Le désir d'écrire naît toujours d'une blessure. Quitter une société où l'on a ses marques pour s'installer dans une autre provoque forcément un mal-être, et on cherche dans l'art et dans la littérature la manière de le dépasser. À vrai dire, je ne pense pas que la nostalgie puisse être opposée à l'écriture. La nostalgie est un carburant. J'ai passé mes vingt-sept premières années dans un pays et les quarante années suivantes dans un autre ; ce lien avec deux pays différents crée une sorte de différentiel qui déstabilise, et qui pousse à s'échapper vers l'esthétique et vers l'imaginaire.

*Parmi les auteurs qui vous ont marqué, vous citez Stefan Zweig. Au-delà des points communs que nous pourrions relever – une œuvre foisonnante et remarquable, le sentiment d'être citoyen du monde, l'attrait pour le Brésil, etc. –, qu'est-ce qui vous attire chez lui ?*

Zweig est devenu pour moi un écrivain emblématique à partir de deux rencontres. La première a eu lieu quand, commençant à m'intéresser à l'histoire vers l'âge de 15 ans, j'ai lu sa biographie de Fouché. J'ai été fasciné par le fait que l'auteur s'emploie à réhabiliter ce personnage détesté, en se mettant à sa place et en nous faisant mieux comprendre son comportement de ministre de la Police. Cela a constitué pour moi une révélation, et j'ai toujours conservé ce désir de raconter l'histoire « de l'autre côté ». Ce n'est pas un hasard si mon premier livre a été *Les Croisades vues par les Arabes*. Mon deuxième livre, *Léon l'Africain*, était en quelque sorte la Reconquista vue de l'autre côté.

Ma seconde rencontre avec Zweig a eu lieu le jour où j'ai découvert un livre qui se situe tout à la fin de son parcours, *Le Monde d'hier*. Cet ouvrage a été une vraie révélation parce qu'il correspondait exactement à ce que j'éprouvais moi-même, ce sentiment que je rapporte dans *Les Désorientés*, quand je fais demander à un personnage : « À quel moment avons-nous pris le virage de la barbarie ? » J'ai l'habitude de dire que c'est avec la Première Guerre mondiale, une rupture dans l'histoire contemporaine, avec cette boucherie, la calamité du traité de Versailles, puis la Seconde Guerre mondiale... Quelque chose a disparu en 1914, l'humanité a pris une voie différente et n'a plus jamais retrouvé son chemin. L'historienne américaine Barbara Tuchman a écrit un très beau livre, *The Proud Tower*, qui raconte l'Europe d'avant 1914, reprenant ce que Zweig décrit dans *Le Monde d'hier*, un monde figé où tout semblait en ordre, mais qui était à la veille de s'écrouler. Je pense sans cesse à ces deux livres en me disant que quelque chose s'est manifestement cassé à ce moment-là.

*Sans vouloir établir la série des points communs entre vous et Zweig, il semble tout de même que la dimension empathique, très marquée chez lui notamment dans ses biographies, est aussi présente dans vos écrits...*

Je pense que oui. C'est peut-être là une attitude de minoritaire. Zweig, qui se sait minoritaire et menacé de discrimination, embrasse pourtant avec tendresse l'Empire austro-hongrois en disant en substance : « C'est mon pays, ma patrie, mon histoire, ma civilisation. » Pour ma part, j'ai conscience d'appar-

tenir à une infime minorité qui n'a pas le rêve de dominer mais au contraire celui de rassembler. Vouloir réunir, réconcilier, vouloir comprendre l'attitude des uns et des autres... Tout cela fait indéniablement partie de mon histoire, de ma personnalité, de mon identité. Il y a donc cette empathie doublée d'une inquiétude, qui est chez moi innée, mais qui s'est également développée lorsque j'ai commencé à me consacrer à la littérature. Pour écrire un roman, il faut avoir de l'empathie envers tous les personnages, même ceux dont on ne partage pas les opinions ni les valeurs.

*Est-ce que le fait d'être entré à l'Académie française, avec la forme de reconnaissance que cela suscite, celle d'un « immortel », a changé votre rapport à l'écriture ?*

Je ne pense pas avoir réellement changé. Si je n'avais pas été élu à l'Académie, je n'aurais évidemment pas écrit mon tout dernier livre, puisqu'il est consacré à mes prédécesseurs sur le 29<sup>e</sup> fauteuil<sup>1</sup>. Mais à part cela, je n'ai pas le sentiment d'avoir changé mon attitude par rapport à l'écriture. Je ne pense pas que ce soit une bonne chose de changer en fonction d'événements extérieurs à sa propre écriture. Si un écrivain veut être cohérent, il faut que la logique qui gouverne sa vie et son écriture soit celle de la littérature et rien d'autre. Cela a toujours été mon credo.

Remerciements à Léa Laügt et à Christophe Martin pour leur précieux concours dans l'élaboration de cet entretien.

1. *Un fauteuil sur la Seine. Quatre siècles d'histoire de France*, Grasset, mars 2016.

## POUR ALLER PLUS LOIN DANS L'ŒUVRE D'AMIN MAALOUF

### ROMANS

1986 : *Léon l'Africain*, Jean-Claude Lattès.  
 1988 : *Samarcande*, Jean-Claude Lattès.  
 1993 : *Le Rocher de Tanios*, Grasset.  
 2000 : *Le Périple de Baldassare*, Grasset.  
 2012 : *Les Désorientés*, Grasset.

### ESSAIS

1981 : *Les Croisades vues par les Arabes*, Jean-Claude Lattès.  
 1998 : *Les Identités meurtrières*, Grasset.  
 2004 : *Origines*, Grasset.  
 2009 : *Le Dérèglement du monde. Quand nos civilisations s'épuisent*, Grasset.

### LIVRETS D'OPÉRA

- *L'Amour de loin* de Kaija Saariaho – création mondiale en août 2000 au festival de Salzbourg.
- *Adriana Mater* de Kaija Saariaho – création mondiale en avril 2006 à l'Opéra Bastille.
- *La Passion de Simone*, oratorio de Kaija Saariaho – création mondiale en novembre 2006 au Jugendstiltheater de Vienne.
- *Émilie* de Kaija Saariaho – création mondiale en mars 2010 à l'Opéra de Lyon.

## AMIN MAALOUF EN HUIT DATES :

1949 : naissance à Beyrouth.  
 1976 : exil en France.  
 1981 : première publication, *Les Croisades vues par les Arabes*.  
 1986 : publication de son premier roman, *Léon l'Africain*, grand succès de librairie.  
 1993 : prix Goncourt pour *Le Rocher de Tanios*.  
 1999 : prix européen de l'essai Charles-Veillon pour *Les Identités meurtrières*.  
 2011 : élu au fauteuil 29 de l'Académie française.  
 2012 : publication des *Désorientés*.